

# Hanifa Taguelmint, pas à pas pour

## MARSEILLE



Cette fille d'immigrés algériens, qui avait participé en 1983 à la « Marche des beurs », a repris son combat il y a huit mois après que son neveu a été tué par un policier.

Par **OLIVIER BERTRAND**  
Correspondant à Marseille

Il y a quelques mois, Hanifa Taguelmint s'est mise à écrire. Ancienne de la Marche pour l'égalité et contre le racisme qui fête ses 30 ans, elle s'était retirée de l'espace public, comme la plupart des autres marcheurs. Jusqu'à ce qu'en février, l'un de ses neveux soit tué par un policier. Trente-deux ans plus tôt, c'est son petit frère qui avait été abattu par un voisin irascible. Les deux époques se sont entrecroisées et depuis elle écrit. Sur sa famille franco-algérienne, leurs premiers pas en France, cette marche de 1983, ces trente ans écoulés...

Elle est née en Algérie encore française, en février 1962. Son père, berger des Aurès, était parti travailler à Marseille. Avec sa mère, elles l'ont rejoint en 1966. Ils ont d'abord vécu dans un bidonville des quartiers Nord. Elle se souvient de la petite cour en terre battue que l'on arrosait à la main l'été, pour trouver de la fraîcheur, calmer la poussière. Du couscous au lait chaud. Des femmes qui achetaient quand

elles le pouvaient des louis d'or, parce que c'est « le seul patrimoine transportable en cas de répudiation par le mari, de rejet par la France ». Elle ne parlait que le chaouïa (une langue berbère), a appris l'arabe dialectal dans le bidonville, puis à lire le français sur des journaux que ses cousins ramassaient pour les revendre au poids. « Nos parents étaient de parfaits illettrés, dit-elle. Mais, pour eux, l'école, c'était important. » Ne sachant pas lire, la mère s'énervait à chaque fois qu'elle voyait du rouge dans son cahier. « C'est moi qui t'ai donné la vie, mais dans la journée c'est lui qui commande », lui disait-elle en berbère devant le directeur de l'école, pied-noir arraché à l'Algérie comme elles. « La relation entre l'enfant, le parent et le professeur est l'un des nœuds aujourd'hui », pense-t-elle. Elle voudrait que l'on rende obligatoire la présence des parents à l'école lorsqu'ils sont convoqués. Estime que l'on « ferait mieux de se préoccuper de ce lien plutôt que de savoir si les mères ont la tête nue quand elles entrent dans l'école ».

**RÉVÉLATION.** Elle est « musulmane laïque », porte courts ses cheveux noirs. Sa mère tenait les onze enfants serrés. Quand ils rentraient à la maison, elle leur léchait la peau, pour vérifier s'ils n'étaient pas allés à la mer.

### PROFIL

Ils ont quitté le bidonville pour un HLM, puis un autre plus grand, dans la cité de la Busserine, « contre une enveloppe au marchand de légumes » qui avait un contact à l'office HLM. Il y avait encore des Italiens, des Espagnols, « quelques Arabes » et, sur le palier, « tata Monique », voisine pied-noir qui lui faisait visiter Marseille. A 16 ans, tous les trois mois, il fallait aller à la Maison de l'étranger faire tamponner la carte de résident (portée à dix ans après la marche de 1983). Hanifa était alors lycéenne, encore insouciant, elle écoutait Angelo Branduardi, Genesis, Bob Marley. S'habillait

en baba cool, jupes longues et sabots achetés aux puces. Découvrait la philosophie et la politique. Un jour, dans un mouvement lycéen, elle entend un jeune homme dire : « Nous, jeunes élèves algériens, sommes solidaires, mais nous prenons plus de risques. Si nous sommes attrapés par la police, nous risquons l'expulsion. » Une révélation : « J'étais algérienne, mais j'avais presque réussi à l'oublier. Dans mon lycée, nous étions très peu, les autres avaient été orientés vers des filières professionnelles. Je voulais ressembler aux autres. »

**HÉRITAGE.** Tout cela a explosé avec la mort du petit frère. Le samedi 21 février 1981 au soir, Zahir trouve un prétexte pour sortir malgré le « couvre-feu » imposé par la mère. Il rejoint des copains dans une carcasse de voiture abandonnée dans le quartier. Un voisin tire depuis sa fenêtre. Zahir meurt d'une balle dans la tête, à 16 ans. Elle a voulu en finir aussi. La famille a pris un jeune avocat, Gilbert Collard. « Celui-là même qui, trente ans après, parade aux bras des Le Pen, soupire-t-elle. Quelle ironie du sort. Je revois ma mère lui baiser les mains lorsqu'il répétait : "Nous l'aurons, ce facho." » Rhebia, la mère, est morte d'un cancer cinq mois après son fils. Hanifa a continué un temps le lycée, tout en élevant frères et sœurs et en s'opposant à son père, qui avait tenté de la marier au bled après l'enterrement de sa mère. Hanifa s'est rendu compte très tôt qu'elle n'avait « ni le même sexe ni les mêmes prérogatives » que les garçons. Sa grand-mère maternelle avait été répudiée parce qu'elle n'avait donné que des filles à son mari. Sa mère avait été mariée à la hâte au début de la guerre d'indépendance, parce que son père avait peur « que les soldats français l'abiment » et qu'on ne puisse plus la marier... A cet héritage s'est ajoutée l'opposition d'un frère à son entrée au lycée. « Cerbère, gardien du nom

et du patrimoine familial le plus précieux, l'honneur, dont j'étais l'un des étendards », écrit-elle. Sa mère l'avait alors soutenue, mais en lui disant : « Les filles de maintenant, je sais que vos lèvres traînent partout, mais quand il s'agira d'aller plus loin, pense à ton père et ton frère. » Trente-cinq ans plus tard elle soupire encore : « Allez vous épanouir avec ça. » Pour beaucoup de filles, la marche de 1983 a été une émancipation. Hanifa avait commencé à militer avec une amie, Yamina Ben-

### REPÈRES

#### LA MARCHÉ DE 1983

Sur fond de bavures à répétition (plusieurs jeunes issus de l'immigration sont tués par des policiers au début des années 80), les tensions sont vives entre jeunes et policiers dans les cités de Marseille et de Lyon. La Marche pour l'égalité et contre le racisme, appelée dans les médias « Marche des beurs », part de Marseille le 15 octobre 1983. Les marcheurs sont accueillis à Lyon par 1000 personnes puis à Paris par une foule de 60 000 à 100 000 personnes, le 3 décembre. Une délégation est reçue à l'Élysée par François Mitterrand, ce qui aboutira à la création d'une carte de séjour et de travail valable dix ans.

# 32

personnes, au départ de Marseille, ont pris part à la marche pour l'égalité et contre le racisme il y a trente ans.



# l'égalité à Marseille



**A gauche et à droite: le cortège des Marseillais à l'arrivée, à Paris, de la Marche pour l'égalité et contre le racisme, le 3 décembre 1983.**

PHOTOS PIERRE CIOT. DIVERGENCE  
**Hanifa Taguelmint à Marseille, en avril.**

PHOTO YOHANNE LAMOULÈRE. TRANSIT. PICTURETANK

chenni, toujours militante dans les quartiers Nord. Elles se sont occupées d'affréter des cars pour ceux qui partaient rejoindre le mouvement. L'événement a agi comme «*un révélateur chimique*» après l'effacement des parents. Elle a découvert que «*les Arabes de Paris et de Lyon étaient beaucoup plus intégrés que ceux de Marseille, les sœurs sortaient beaucoup plus, étaient bien plus politisées*». Elles luttèrent contre les mariages forcés, soutenaient celles qui faisaient des fugues. Marseille avait du retard.

Les lendemains furent décevants. Pendant que le Parti socialiste lançait SOS Racisme, qu'elle qualifie de «*rapt de l'immigration par nos frères de gauche*», elle s'est repliée. A travaillé dans des cités marseillaises. Puis a rejoint la fondation Agir contre l'exclusion (Face) de Martine Aubry, qui mettait en lien chefs d'entreprise et quartiers. Elle s'est retrouvée à Paris pendant que son mari, ancien militant et salarié d'une banque, s'occupait en semaine de leurs trois filles, pendant dix-sept ans. Puis elle est rentrée à Marseille. A repris des études avant de travailler à Marignane, où elle s'occupe d'emploi et de politique de la ville. Ils vivent dans un pavillon des quartiers Nord, avec vue sur la baie de Marseille, menant une vie de «*bourgeois*», dit-elle en ajoutant qu'elle déteste le terme. Leurs filles sont allées à l'école dans les quartiers Sud : «*Je me considère déjà comme une miraculée, je n'allais pas spéculer sur l'éducation de mes filles.*»

Elle en était là au début de l'année. Française moyenne, devenue invisible comme la plupart des ex-marcheurs, lorsque, le 14 février, son neveu Yassin a été tué par un policier ivre dans une épicerie. Hanifa a replongé trente-deux ans en arrière. Passant du temps dans

la cité du garçon, elle a mesuré les écarts. En aidant les copains de Yassin à préparer leurs papiers pour aller l'enterrer en Algérie, elle a découvert que certains ne savaient pas quelle était leur nationalité. Elle en a pleuré. Ils étaient perdus, totalement dépolitisés. «*C'est en partie de notre faute, dit-elle. Nous nous sommes occupés de nos carrières, de nos familles, sans penser à former une relève.*»

«**IGNORANTS.**» Elle trouve en revanche ses filles «*beaucoup moins schizo-phrènes*» qu'elle-même à leur âge. Elles se sentent «*complètement françaises*» et n'ont du coup pas besoin de cacher leur culture d'origine. Mais, pour les filles qui vivent dans les cités, c'est souvent plus compliqué, dit-elle. «*Le danger pour les filles, ce n'est plus le père ou l'oncle. C'est le discours de certains imams. La peur de Dieu est encore plus enfermante parce qu'elle ne te permet pas la révolte.*»

**«Le danger pour les filles, ce n'est plus le père ou l'oncle. C'est le discours de certains imams. La peur de Dieu est encore plus enfermante parce qu'elle ne te permet pas la révolte.»**

**Hanifa Taguelmint**

Hanifa a commencé à apprendre l'arabe pour lire le Coran dans le texte et «*pouvoir répondre aux ignorants*». Elle s'alarme aussi «*de la stigmatisation croissante de l'islam et des musulmans*». Cela effraie ses filles, même si elles pratiquent très peu. «*Ce sera leur combat à elles.*» C'est compliqué de se battre contre deux fronts qui s'opposent. On se sent écrasé. On retourne au silence. Hanifa veut cependant se réinvestir. Elle participe à la commémoration de la marche, y apporte de la gaieté, de l'énergie. Veut en transmettre la mémoire et les leçons. ◆